

Sacha Naigard

Petit éloge
de la fête



Éditions Les Pérégrines

Ma première fois

Juin 2004, j'ai seize ans. Les correspondants américains de mon lycée me supplient de les emmener aux Planches, *la* boîte branchée de la capitale. J'aimerais leur avouer que je ne suis jamais sorti en boîte et que cela me terrifie, mais je ne veux pas les décevoir. Au fond, je suis un réel misanthrope, plus à l'aise quand je joue sobre avec un djembé sur les quais de Seine qu'au milieu de fêtards alcoolisés et obsédés par la drague (un concept qui m'était alors totalement étranger). Arrivé dans la file, je songe à mes amis rastas qui doivent être en train de chanter sur les berges, quand j'aperçois Morgane, la fille la plus cool de ma classe. Elle m'interpelle: «Sacha Naigard? Mais qu'est-ce que tu fais là? Ce n'est vraiment pas pour toi ici!», le tout sous le regard hilare des autres «populaires» de la promo.

Ce fut un électrochoc. Je savais que rien ne serait plus pareil. En rentrant chez mes parents, j'écoute Eminem qui répète dans mon casque : « *Prove them wrong.* » Le videur a laissé passer les correspondants, mais m'a refusé l'accès sous prétexte que mes chaussures ne lui plaisaient pas – les Puma Sparco sont revenues à la mode depuis, il faudra que je le prévienne. Humilié par ce qui vient de m'arriver, une seule phrase tourne en boucle dans ma tête : « J'ai un an pour tout inverser : devenir l'invité de la boîte la plus prisée... et voir Morgane me supplier de la faire entrer à mes côtés. » Je regardais sans doute un peu trop de films de vengeance adolescente.

Juillet 2005 : je connais un succès musical, soudain et inattendu, qui m'ouvre les portes de la nuit. Et en quelques mois, me voilà invité au Baron, un club privé dont tout le monde parle. Terrifié à l'idée de sortir et de me confronter à la foule nocturne, je rassemble le peu de courage dont je dispose. Je passe devant le Cerbère, qui me salue. Ce soir, Mick Jagger entre par hasard en même temps que moi et, en haut des marches, m'attend la plus belle des coïncidences : « Oh, mon Sacha ! Comment ça va ? On est bloqués, tu peux nous aider à entrer ? » C'est *elle*, Morgane !

Mission accomplie. Il n'aura fallu qu'une minute pour guérir deux complexes : ne pas être grand – je sais désormais que je fais exactement la même taille que Mick, mon idole –, et ne pas être cool – je suis accepté dans le temple de la nuit et ai maintenant le pouvoir d'y faire entrer des gens. Plus besoin de thérapie.

Grâce à Morgane – ou à cause d'elle – je voulais devenir, comme le déclame Jep Gambardella au début du film *La Grande Bellezza* de Sorrentino, « pas n'importe quel mondain, mais le Roi de la mondanité ». Depuis, j'ai consacré presque quinze ans à être DJ, à orchestrer des soirées et à arpenter les clubs et fêtes emblématiques.

Lecteurs, lectrices, bienvenue à ma soirée, sans physio ni dress code, où chaque présence est la bienvenue et toutes les libertés sont permises*.

* Si tu lis ces lignes, Morgane du lycée, je me ferai un plaisir de te mettre sur liste pour ma prochaine soirée. À très vite !

Fake it until you make it

Avant d'entamer ce petit éloge, il me faut raconter brièvement comment je suis passé de simple spectateur à acteur de la fête. Dès mon entrée à la fac, j'ai voulu gagner ma vie et devenir indépendant, mais à certaines conditions. Parmi mes motivations : rentrer chez moi en taxi la nuit pour éviter le métro (et ne pas avoir à me mettre en garde de karaté, par sécurité), ou encore m'offrir des billets de train en première pour avoir un siège isolé, sans voisin qui se racle la gorge. Malheureusement, j'étais bien trop paresseux et maladroit pour être serveur : j'aurais fait tomber plus de verres que je n'en aurais servi. J'étais aussi bien trop impatient pour être professeur particulier de musique, et beaucoup trop orgueilleux pour n'importe quel job étudiant. Je n'avais pas encore fait le deuil de mon

enfance et, croyant naïvement que la vie était un vaste terrain de jeu, il me fallait faire du travail une fête.

Un soir, je me retrouve au Montana, rue Saint-Benoît, dans le 6^e arrondissement de Paris. La nouvelle boîte la plus select de la capitale, ouverte en 2010, où il est pratiquement impossible de convaincre Louise, la jeune fille de vingt-et-un ans postée à l'entrée, que l'on est assez *hype* pour venir danser aux côtés de Kate Moss. Elle accepte néanmoins de m'ouvrir la porte au seul motif qu'elle était venue m'écouter en concert quelques années plus tôt. Je pénètre à l'intérieur, ravi que la musique m'ait donné ce superpouvoir. Pourtant, cette nuit-là, je n'aime ni les gens qui m'entourent, ni la playlist qui passe, et encore moins l'idée de payer quinze euros une Vodka Get (la boisson conseillée si l'on ne supporte pas le goût de l'alcool et que l'on veut avoir une bonne haleine).

Une question me traverse alors : comment passer une soirée avec des personnes que j'apprécie, écouter de la bonne musique, ne pas me ruiner en verres, en offrir à mes amis, m'amuser et... être payé pour le tout ? La réponse est limpide : devenir DJ de cette boîte. L'objectif était inatteignable. Par quel miracle allais-je convaincre les responsables de ce club privé de me confier les platines, alors que j'ignorais jusqu'à l'emplacement du bouton « lecture ». Grâce à mon

seul mantra, *fake it until you make it*, et à un complice – il se trouve que le DJ du club, un de mes amis, leur recommandera de m'écouter attentivement –, je parviens à les rencontrer et leur déroule mon CV légèrement enjolivé : 200 concerts avec mon groupe à travers la France (vrai) et ma passion pour la musique qui m'a conduit à devenir DJ (faux). Pour les rassurer, je précise que mon anonymat parisien s'explique par des débuts passés dans les clubs de New York et de Shanghai. Quelques noms de lieux connus, retenus lors de vacances dans ces villes, me viennent à l'esprit. Cela fonctionne : ils me proposent de remplacer celui qui devait assurer le set du lendemain et qui vient d'annuler. Pris au piège, je passe le reste de la nuit à regarder des tutos de mix sur YouTube et à graver des CD avec des chansons achetées sur l'iTunes Store. Je ne savais pas utiliser une clé USB et à peine me servir d'un ordinateur.

Le lendemain, j'arrive devant le club à 22 heures, un sandwich emmental-crudités dans une main que j'ai prévu de manger sur les coups de 2 heures du matin entre deux chansons, et seulement quatre disques dans l'autre. D'après mes calculs, avec quinze morceaux par disque, j'avais pile de quoi tenir... J'allais donc devoir toutes les passer. La direction m'observe d'un œil étonné, intriguée par mon sandwich et mon matériel